

LES FILMS DE LA PASSERELLE PRÉSENTENT

NYOTA

LES ENFANTS

LUMIÈRE

UN FILM DE VANESSA KABWELA ET IDRIS GABEL

Réalisation, Image et Son Vanessa Kabwela et Idriss Gabel . Montage Emmanuelle Dupuis, Marie Calvas . Musique originale Denis Mpunga, Rodriguez Vangama, Michel Seba
Production exécutive Céline Rauw . Une production Les Films de la Passerelle . En coproduction avec la RTBF - Unité Documentaire, Wallonie Image Productions et le Centre du Cinéma
et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles . Avec la participation de la Coopération belge au Développement, Wallimage (La Wallonie)
Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral Belge Bel Arts Fund . Affiche Marion Lastennet



rtbf



Belgique

COOPÉRATION
BELGE AU DÉVELOPPEMENT



BEL ARTS

ScreenBox

SYNOPSIS



Au cœur d'un orphelinat du Kivu, des enfants meurtris par les guerres de l'est du Congo se reconstruisent une famille. Dirigé par la sœur Clotilde, souvent absente pour ses missions lointaines, cet havre de résilience révèle leur solidarité et leur profond courage.

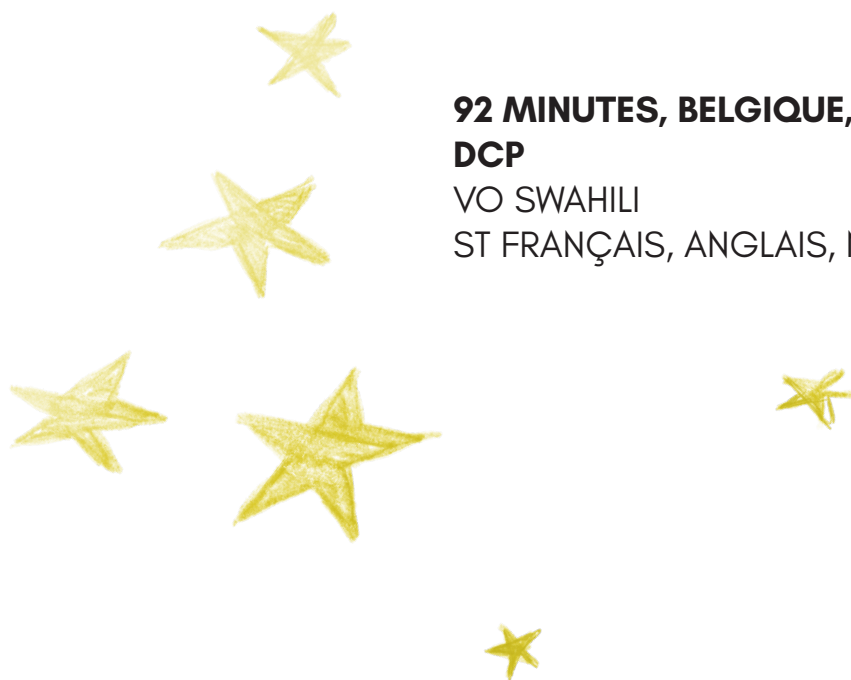
Au fil de leurs mots et de leurs dessins, se déploient leurs récits d'exil et de perte mais aussi leur désir de vérité, leur espoir d'un avenir radieux et leur rage d'exister. Parmi eux, Chantal et Paulin, frère et sœur nés de viols de guerre, se rencontrent pour la première fois, loin de leur village d'origine. Poussés par le besoin de comprendre leurs racines, ils se lancent à la recherche de leur mère et d'un sens à leur identité.

92 MINUTES, BELGIQUE, CONGO, 2026

DCP

VO SWAHILI

ST FRANÇAIS, ANGLAIS, NÉERLANDAIS





LE FILM

Dans l'ombre des conflits interminables de l'Est du Congo, un orphelinat tenu par **Sœur Clotilde** se révèle un cocon de résilience où des enfants brisés par la guerre renaissent peu à peu. Ce film intimiste suit ces enfants et particulièrement quatre d'entre eux, **Paulin, Chantal, Dieudonné** et **Cynthia**, dévoilant la lumière intérieure qui les anime malgré l'horreur gravée dans leur chair et leurs mémoires.

Paulin, 19 ans, est le pilier protecteur de l'orphelinat. Son rire tonitruant et sa carrure musclée, forgée à coups d'haltères de fortune, insufflent joie et fraternité là où la guerre a tout détruit. Né d'un viol, rejeté comme "enfant maudit" par sa famille, il transforme le quotidien en rempart de jeux, de danse et de rires, protégeant les plus jeunes avec une force rassurante.

Sa sœur Chantal, 14 ans, impressionne par sa maturité. Ses mots posés, ses dessins profonds et son écoute empathique en font la confidente naturelle des enfants. Tous deux nés de viols commis sur leur mère puis abandonnés, ils se découvrent à l'orphelinat par l'entremise de Sœur Clotilde. Unis par ce lien tragique, ils partagent une quête : retrouver celle qui les a rejetés, comprendre leurs origines.

Dieudonné porte en lui les massacres qu'il a vus enfant lors de la fuite. Hanté par des images d'une brutalité irréversible, corps mutilés, enfants décapités, il exprime ses cauchemars avec une précision troublante. Ses dessins intenses et son humour taquin deviennent des refuges, une façon de traverser l'exil et l'horreur sans s'y perdre complètement.

Cynthia, à seulement 11 ans lors du drame, entreprend une marche épuisante à travers la forêt pour retrouver sa mère. L'horreur l'attend : sa tête posée dans la cour, vestige d'un massacre collectif.

Ces "**nyota**" (étoiles en swahili) forment une famille recomposée où règnent solidarité et bienveillance mutuelle. Leur résilience face au viol utilisé comme arme de guerre, aux exils forcés et aux traumatismes indélébiles, transcende les frontières du Congo. À travers eux, le film universalise un message puissant : transformer l'horreur en espoir reconstruit, briser le cycle où les victimes d'hier deviennent les bourreaux de demain, et prouver que l'enfance, même broyée, peut encore illuminer le monde.



CONTEXTE HISTORIQUE

Les conflits dans les régions du Nord-Kivu et du Sud-Kivu, en République démocratique du Congo, durent **depuis près de 30 ans**¹. Ils trouvent en partie leur origine dans l'arrivée massive de réfugiés rwandais fuyant le génocide de 1994, un événement qui a favorisé l'émergence de groupes armés comme les FDLR, issus des *Interahamwe*².

Ces tensions ont conduit aux deux guerres du Congo (1996-2003), impliquant plusieurs pays voisins, puis à la prolifération de nombreuses milices, dont le M23, les ADF ou encore la CODECO³. Ces groupes s'affrontent pour le contrôle des territoires et de leurs ressources minières⁴.

Au Sud-Kivu, où se situe le film, cette instabilité chronique se traduit par des déplacements répétés de population, une insécurité permanente et une fragilisation profonde du tissu social⁵.

Les enfants sont parmi les premières victimes de ce conflit prolongé. Depuis des décennies, ils sont exposés aux massacres, aux violences sexuelles utilisées comme arme de guerre, aux enlèvements et au recrutement forcé par des groupes armés⁶. Beaucoup perdent leurs parents, leur maison, leur accès à l'école⁷. À leur retour à la vie civile, ils font face à la stigmatisation, à l'exclusion et à une grande précarité⁸.

¹ <https://www.radiookapi.net/2023/02/06/actualite/securite/30-ans-des-conflits-armes-et-dinsecurite-au-nord-kivu-chronologie-des>

² Milice *hutu* rwandaise, dont le nom signifie "ceux qui combattent ensemble"

³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_du_Kivu

⁴ <https://france.attac.org/nos-idees/placer-l-altermondialisme-et-la-solidarite-au-coeur-des-relations/article/la-rdc-30-ans-de-conflit-arme-30-ans-de-crime-de-guerre-30-ans-de-trop>

⁵ <https://www.icrc.org/fr/communiqu-de-presse/rd-congo-les-violences-au-sud-kivu-ont-jete-des-milliers-de-familles-sur-les>

⁶ <https://www.amnesty.org/fr/wp-content/uploads/sites/8/2021/06/afr620342003fr.pdf>

⁷ <https://cndh.cd/wp-content/uploads/2025/10/CNDH-RAPPORT-SUR-LES-VIOLATIONS-MASSIVES-DES-DROITS-DES-ENFANTS-AU-NORD-KIVU-SUD-KIVU-ET-ITURI.pdf>

⁸ <https://mamaradio.info/sud-kivu-fsh-alerte-la-communaute-sur-la-situation-des-enfants-orphelins-de-guerre/>



SITUATION ACTUELLE

Depuis fin janvier 2025, le Kivu est sous domination du M23, un mouvement rebelle accusé par l'ONU d'être soutenu par le Rwanda.

Le M23 contrôle Goma (2 millions d'habitants) depuis le 27 janvier 2025 et Bukavu (1,1 million) depuis le 16 février 2025, ainsi que les territoires de Rutshuru, Masisi, Nyiragongo et Walungu. Il occupe environ 50-70% des territoires du Nord et Sud-Kivu, administrant ainsi 3 à 4 millions de personnes⁹.

La situation humanitaire est catastrophique. Plus de 500 000 personnes ont été déplacées depuis décembre 2025, dont plus de 100 000 enfants fuyant vers le Burundi ou le Rwanda. À Beni, plus de 60 000 enfants vivent dans une grande précarité, tandis que les attaques sur les écoles, les viols et le nombre d'orphelins augmentent malgré l'aide du CICR et de l'UNICEF¹⁰.

L'orphelinat où s'est déroulé le tournage, situé en périphérie de Bukavu, est passé sous contrôle du M23 dès février 2025. Les réalisateurs y étaient encore présents jusqu'à mi-janvier 2025, tandis que les enfants, héros du film, vivaient déjà dans l'angoisse d'une violence prête à resurgir¹¹.

Aujourd'hui encore, l'orphelinat survit tant bien que mal au milieu de l'insécurité et de la précarité extrême.

Ce film n'est pas un regard sur le passé : c'est un cri d'actualité, porté par les voix des enfants, qui dénonce une tragédie bien vivante.

⁹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_du_Kivu

¹⁰ <https://www.unicef.fr/article/rdc-lescalade-des-violences-force-des-milliers-d'enfants-a-fuir/>

¹¹ <https://mamaradio.info/sud-kivu-fsh-alerte-la-communaute-sur-la-situation-des-enfants-orphelins-de-guerre/>



PERSONNAGES

CHANTAL, LA PETITE SŒUR

Chantal, 14 ans, se distingue par une maturité et une lucidité peu communes. Elle s'exprime avec calme et précision, et ses dessins, comme ses paroles, traduisent une profondeur nourrie par un vécu déjà dense.

À l'orphelinat, elle tient une place unique : celle de grande sœur. Attentive, empathique, elle écoute les histoires des autres enfants, souvent marqués par la guerre et la disparition de leurs parents, et porte en elle cette mémoire collective.

"J'aime les enfants d'ici et eux aussi m'aiment. (...) Quand je leur demande comment ils sont arrivés ici, certains me répondent : 'Maman est morte, ou papa...' D'autres disent : 'Papa et maman sont morts.' C'est pour cela qu'ils sont ici."

Son histoire personnelle s'inscrit dans cette même violence. Née d'un viol, rejetée puis abandonnée à la naissance, elle grandit sans souvenirs directs de ses origines, seulement avec les fragments transmis par les adultes. Cette absence fondatrice, celle de sa mère, structure son rapport au monde: un manque d'amour originel, une blessure qui ne la quitte jamais.

"Moi je pense que ma maman n'avait pas d'amour en elle. Parce que, si elle avait un cœur plein d'amour, elle ne m'aurait pas abandonnée."

Sœur Clotilde, qui l'a recueillie et élevée, est devenue sa seule figure maternelle, un repère essentiel. La découverte, plus tard, de son frère aîné Paulin, lui aussi né d'un viol, vient reconfigurer son histoire et lui offrir un début de filiation.

"Si un jour, Paulin part à Bunyakiri, j'aimerais qu'il dise à maman qu'elle fasse de son mieux pour venir me voir ici. Si elle ne peut pas venir, qu'elle m'envoie une photo d'elle. Je serai très heureuse quand je verrai la photo de ma maman."

Chantal est animée par un désir profond : retourner à Bunyakiri, son village natal, pour retrouver sa mère biologique. Plus que des réponses, c'est la possibilité d'un lien, peut-être d'un amour, qu'elle cherche encore à éprouver.



PAULIN, LE GRAND FRÈRE



Paulin, 19 ans, est l'aîné de l'orphelinat. Il en est le pilier, assumant avec sérieux son rôle de grand frère, à la fois protecteur et repère pour les plus jeunes. Sa carrure, façonnée avec des haltères improvisés, reflète une force intérieure qu'il met au service du collectif. Par son énergie contagieuse et ses éclats de rire, il insuffle de la vie au quotidien, transformant l'orphelinat en bulle de répit où jeux et danses deviennent remparts contre l'abattement.

"Quand tu es l'aîné, tu dois trouver des solutions. Tu ne dois pas seulement t'aimer toi-même, il faut aussi aimer ton prochain, comme tu t'aimes. C'est ma philosophie."

Né du viol de sa mère par des rebelles Mayi-Mayi, rejeté dès l'enfance et stigmatisé comme "enfant maudit", il grandit maltraité au sein de sa famille. À 12 ans, il fuit et rejoint un groupe armé en forêt, où il sert de cuisinier. Mais la violence qu'il y voit au quotidien, viols, pillages, fait écho à son propre traumatisme et devient insoutenable.

"Je me suis dit, ils ont violé ces femmes comme ma mère a été violée. Et je suis né de ça. Quand j'entendais le mot 'viol', j'avais très mal au cœur, ça me mettait en colère, je ne pouvais plus rester là."

Devenu enfant des rues, il est finalement recueilli par Sœur Clotilde et trouve refuge à l'orphelinat. Cette trajectoire forge en lui une volonté profonde de protéger et de préserver les autres.

C'est là qu'il découvre sa sœur Chantal. Malgré la violence de leur histoire commune, il l'accueille avec un amour immédiat, inconditionnel.

Ensemble, ils portent une même quête : mettre des mots sur leur identité, retrouver leur mère et tenter de comprendre l'abandon qui les lie.



DIEUDONNÉ

Dieudonné est un jeune survivant des conflits armés à Bunyakiri, dans la région du Sud-Kivu en RDC. Témoin oculaire d'atrocités inimaginables au cœur d'une guerre dévastatrice, il décrit avec une franchise brute les massacres qu'il a observés depuis une colline, alors qu'il fuyait. De cette hauteur, il a vu des miliciens tuer des civils sans pitié.

"Ce n'est pas juste une histoire que je raconte, ils ont réellement tué des gens. Des gens ont été tués, on les découpait en morceaux. Tu mourais juste comme un porc."

Ces souvenirs l'ont profondément marqué, s'imposant longtemps à lui sous forme de cauchemars et de visions persistantes. La guerre continue de vivre en lui, bien après les événements.

À l'orphelinat, Dieudonné entame une reconstruction progressive. Ses dessins, puissants et expressifs, portent la trace de son histoire. Taquin, rieur, souvent en mouvement, il fait de l'humour un rempart face à ce qui le hante. Derrière cette énergie se dessine le parcours d'un jeune garçon profondément marqué, mais déterminé à reprendre prise sur sa vie.



CYNTHIA



Cynthia, jeune orpheline, voit sa vie basculer à 11 ans au cœur des conflits qui ravagent Goma avant de descendre jusqu'à Kalehe. Séparée de sa famille par la guerre, elle n'hésite pas, à l'annonce d'une trêve, à se lancer dans une marche épuisante à travers la forêt, mue par un seul espoir : retrouver sa mère.

De retour chez elle, l'horreur l'attend.

"En arrivant dans la cour de ma maison, j'ai regardé autour de moi et j'ai vu la tête de ma mère déposée là. (...) J'avais très peur, je pensais que ceux qui avaient fait ça étaient peut-être encore là."

Avec une détermination déchirante, aidée par les agents de la Croix-Rouge, elle ramasse les morceaux du corps de sa mère.

Quelques jours plus tard, elle retrouve ses petits frères, eux aussi traumatisés. Recueillis ensemble par Sœur Clotilde, Cynthia et ses frères retrouvent peu à peu le sourire et une nouvelle vie.

"J'étais tellement contente, j'ai couru appeler mes petits frères. On s'est dit : 'Nous aussi, on peut revivre ça !' On était vraiment très heureux. C'est à partir de ce moment-là que mes inquiétudes ont peu à peu disparu."

Malgré ses cicatrices indélébiles, Cynthia transforme aujourd'hui sa douleur en force pour protéger ses frères et avancer. Son parcours incarne cette résilience brute : celle d'une enfant arrachée à l'enfance par la guerre, qui choisit la reconstruction.



SŒUR CLOTILDE

Sœur Clotilde dirige l'orphelinat avec un dévouement absolu, veillant à ce que chaque enfant puisse grandir, se reconstruire et s'épanouir. Figure maternelle lumineuse, portée par un amour inconditionnel, elle puise sa force dans son propre parcours : orpheline dès l'âge de cinq ans, élevée par d'autres, elle a transformé cette blessure originelle en vocation, celle de consacrer sa vie aux plus vulnérables.

Elle a créé cet orphelinat avec ses propres moyens, soutenue par quelques dons, en portant presque seule la responsabilité de ce lieu fragile. Peu à peu, elle y a fait naître bien plus qu'un refuge : une famille. Les enfants y grandissent comme une fratrie soudée, unie par des liens qui dépassent leurs origines et leurs histoires.

"Toi, tu es un frère, toi, tu es une sœur, tous, nous formons une seule famille."



Mais cet engagement a un prix. D'abord installé sur le terrain du couvent, l'orphelinat devient source de tensions. Les plaintes des religieuses, les jalousies et les malentendus s'accumulent jusqu'à devenir insurmontables. Face à un choix déchirant entre sa congrégation et les enfants, Sœur Clotilde décide de partir. Brisée par ce qu'elle vit comme une trahison spirituelle, elle tranche pourtant sans hésiter :

"Je préfère aider les enfants, ça me tient plus à cœur."

Aujourd'hui en mission à Kasongo, à 150 kilomètres de l'orphelinat, elle vit dans l'absence et l'inquiétude. Tous les deux mois, elle revient, le cœur serré, vérifier que tout tient encore debout. En son absence, elle confie aux aînés la responsabilité des plus jeunes, faisant de cette solidarité une force vitale.

Elle porte seule un poids immense : guider, protéger, soigner des vies brisées. Incapable de refuser, elle continue d'accueillir, inlassablement, habitée par la souffrance des autres autant que par la nécessité d'y répondre.

Quand sa famille lui demande d'abandonner, elle répond avec une douceur inébranlable : "C'est ça ma famille !".

Sa "folie" joyeuse traverse l'orphelinat comme une lumière — la preuve vivante que, même au cœur des épreuves, l'amour peut encore tenir debout.





ENTRETIEN AVEC

Vanessa Kabwela et Idriss Gabel

Quel est le point de départ du projet ?

Le projet est né de la situation tragique à l'Est de la RDC, marquée par des décennies de conflits. Nous avons été particulièrement touchés par le sort des enfants nés de viols commis par les milices, souvent stigmatisés par leur communauté, parfois rejetés par leurs propres mères et par celui des enfants victimes de la guerre. La question de l'enfance, au cœur de notre démarche documentaire, nous a poussés à leur donner la parole.

Recueillir leurs témoignages, c'est d'abord porter au-delà de leur localité la réalité de ces drames. C'est aussi rappeler au monde que la guerre a des conséquences profondes sur les plus jeunes : quand le viol devient une arme, il engendre des naissances d'enfants innocents, immédiatement confrontés au rejet et au stigmatisation. Ces enfants se construisent malgré tout, avec l'espoir de vivre comme les autres.

Il y a aussi ceux qui portent le poids des violences qu'ils ont vues, massacres, exactions, et qui trouvent, chacun à sa manière, une forme de résilience. À travers leurs voix, nous voulions révéler toute la gravité de ces conflits.

Quels sont vos liens avec le Congo/ l'Est du Congo ?

Idriss

J'entretiens des liens familiaux profonds avec le Congo : plusieurs membres de ma famille sont congolais. J'y ai posé le pied pour la première fois à l'âge adulte, lors d'un tournage documentaire.

Ce voyage a cristallisé un attachement viscéral à ce territoire à la fois riche et meurtri.

Sur place, notamment à Goma et Bukavu dans l'Est, l'impact des conflits m'a frappé de plein fouet. Ces vagues de violence récurrentes, ces stigmates humains indélébiles, ce peuple pas bien loti au milieu d'une beauté naturelle indomptable : tout cela m'a durablement marqué.

À l'Est, à Goma ou Bukavu, impossible de rester indifférent face aux stigmates des guerres, ces marées de violence qui vont et viennent, et aux rencontres qui marquent à jamais.

Vanessa

Je suis congolaise, née et ayant grandi au Congo. Ce pays, dans sa globalité – sans distinction entre Nord, Sud ou Est –, est au cœur de mon identité et de mon attachement profond.

Mes liens avec l'Est se sont tissés dès l'enfance, à travers les échos des guerres qui ont secoué le pays tout entier. À Lubumbashi, ma ville natale, les récits des réfugiés et déplacés fuyant les conflits m'ont marquée. Avant ce film, je me sentais impuissante face à l'injustice et l'impunité qui frappent mes compatriotes.

Ce lien avec l'Est était déjà dans mon cœur, mes veines, mes pensées quotidiennes. Ce film m'a offert l'occasion de l'ancrer pleinement dans mes combats. Bien que je n'y aie jamais mis les pieds auparavant, ce tournage a été comme un morceau de puzzle s'ajoutant à mon être.





Comme cette enfant que j'étais, voyant arriver de plus en plus de réfugiés en 1999, j'ai voulu donner la parole à ces enfants de l'Est, qui auraient pu être moi.

Pourquoi faire ce film ?

Faire ce film nous tenait particulièrement à cœur : il met en lumière ce qui reste dans l'ombre des guerres, souvent motivées par le pouvoir, l'argent et les minerais. Parmi les victimes oubliées figurent les enfants, à qui l'on refuse si souvent la parole ou l'image.

Notre approche, subtile et sans tapage, révèle pourtant l'impact profond de la guerre sur l'enfance, à qui prend le temps de regarder.

Dans les conflits, les enfants sont parmi les plus grandes victimes : livrés à eux-mêmes, orphelins sur les routes de l'exil, forcés de grandir trop vite face aux atrocités. À l'Est du Congo, certains en portent les traces à vie, devenus des adultes fragilisés dès l'enfance.

Notre film donne la parole à ces voix oubliées. Il montre comment, du plus jeune âge, on endure la guerre, se reconstruit et aspire à devenir un adulte solide, malgré la destruction sociétale.

Quel était votre objectif ?

Nous voulions dépasser le cadre de l'Est du Congo, du Congo ou de l'Afrique, pour universaliser ces voix : celles de n'importe quel enfant témoin de conflits dans le monde. Ils sont légion partout, il suffit d'ouvrir les infos ou une carte du monde. C'est ce focus sur le point de vue de l'enfant qui anime tout notre travail.

Ces enfants incarnent une lumière d'espoir : face à des guerres interminables, ils se projettent dans

un avenir où ils rebâtiront le pays. C'est ce courage qui nous a poussés à les écouter, illuminant ainsi l'enfance en temps de guerre partout dans le monde.

Quelle dynamique se crée lorsqu'on réalise un film à deux ?

Pour ce film, tout s'est passé naturellement, de la préparation au montage. Travailler à deux nous offrait un miroir précieux qui a forgé notre œuvre. Nos deux regards croisés lui ont donné sa lumière et sa douceur uniques.

Une réalisation avec deux points de vue culturels, est-ce une force ?

Oui, car la guerre n'est pas qu'au Congo : c'est un fléau universel. Deux regards culturels, africain et européen, étaient essentiels pour universaliser ce film sur les enfants victimes de guerre.

Cette complémentarité a enrichi le tournage et le montage, évitant un focus trop local. Elle permet de toucher un public large : Congo, Ukraine, Gaza ou ailleurs, le sort de l'enfant reste identique.







Comment se passe un tournage dans un contexte tendu comme celui-là ?

Ce documentaire a nécessité trois ans de travail, avec cinq séjours prolongés au Congo dans un climat sécuritaire de plus en plus tendu. Nous avons dû reporter un tournage pour des tirs d'obus sur l'aéroport, et les combats ont repris à Bukavu et Goma juste après notre dernière prise.

Les enfants, loin d'être apaisés, restaient en permanence vigilants : conscients que la guerre peut resurgir à tout moment. Résilients mais méfiants envers les adultes, ils ne faisaient confiance qu'à Sœur Clotilde et, progressivement, à nous-mêmes.

Leur courage exemplaire dans ce contexte nous a poussés à les mettre en lumière avec d'autant plus de force, malgré les imprévus logistiques et la tension palpable.

Comment se sont déroulées les premières rencontres avec les enfants ?

Les premières rencontres avec ces enfants n'ont pas été simples. Habités à des visiteurs de passage qui repartent sans laisser de trace, ils nous percevaient d'abord comme de simples inconnus. Notre priorité a été de tisser une confiance authentique, à travers un échange profond : nous partagions qui nous étions, et eux se dévoilaient peu à peu.

Ce processus nous a pris du temps. Les dessins et les jeux ont joué un rôle clé, créant une atmosphère ludique et bienveillante qui ouvrait doucement la parole. Jamais nous ne nous précipitions vers les thèmes lourds ; l'objectif était d'abord de les rencontrer, eux, dans leur réalité.

Un groupe précis à l'orphelinat, dont nos personnages principaux, nous a particulièrement marqué : leurs dessins exprimaient déjà une intensité remarquable, et leur curiosité envers nous était réciproque. Au fil du temps, nous avons appris à nous mettre à l'aise, avec ou sans caméra. Ils restaient toujours maîtres du processus : libres de parler, de corriger, de refuser. Nous insistions sur ce point — nous ne venions pas voler leurs mots, mais partager. Conscients de cet enjeu, ils portaient un espoir fort : se faire entendre, graver leurs récits hors de leur tête.

Cette confiance mutuelle a posé les bases d'un projet commun, où leur parole résonne désormais avec force.

Pourquoi avez-vous donné une place centrale au dessin des enfants dans votre film ?

Les dessins des enfants nous ont immédiatement interpellés : au-delà des images, ils portaient une parole authentique. L'enfance manque souvent des mots des adultes, mais à travers leurs traits de crayon, des émotions brutes émergent. Pour ces enfants peu à l'aise avec l'écrit, le dessin était leur langage premier, une part d'eux-mêmes offerte à nous expliquer ensuite.

Ce film s'est construit autour de cette expression : les dessins traversent l'œuvre, interpellent les adultes sur la guerre, le pouvoir et la violence vue par des yeux d'enfants. Ils révèlent comment ces enfants emmagasinent l'horreur et cherchent un moyen de l'extérioriser.





Pourquoi avez-vous décidé de faire un focus sur Chantal et Paulin ?

Parce que Paulin et Chantal, frère et sœur nés de viols de guerre ne s'étaient jamais rencontrés avant l'orphelinat. Ce hasard tragique nous a bouleversés : deux enfants rejetés, marqués par le même stigmate, qui découvrent leur lien fraternel au cœur d'une violence extrême.

Ces retrouvailles imprévues doivent tout à Sœur Clotilde. Elle sillonne les familles de Bunyakiri, leur village d'origine dévasté par les conflits, pour évaluer les situations des enfants avant de les recueillir. C'est elle qui recompose cette fratrie inattendue, leur offrant un ancrage dans un monde brisé.

Leur solidarité rayonne à travers tout le film : l'orphelinat semble graviter autour d'eux. Paulin, l'aîné protecteur et pilier central, incarne la force rassurante ; Chantal, bienveillante et empathique envers tous, complète ce duo fédérateur. Leur quête commune : retrouver leur mère pour comprendre leur abandon nous interpelle au plus profond, faisant d'eux les âmes du récit.

Pourquoi avoir choisi cet orphelinat ?

Le choix de cet orphelinat n'a pas été immédiat. Ce film a demandé près de trois ans de maturation, dont presque un an de repérages dans plusieurs institutions et auprès de divers groupes d'enfants. Nous avons visité d'autres lieux et croisé d'autres regards, mais c'est ici que tout s'est cristallisé. Pourquoi ? Parce que leurs dessins nous ont d'abord interpellés par leur force, et surtout, une relation authentique s'est tissée bien avant que nous ne posions la caméra.

Dès le départ, une curiosité réciproque s'est installée, presque inattendue. Nous, ce couple atypique arrivant avec caméras, papiers et crayons pour les inviter à dessiner ; eux, nous observant avec attention et appréhension. Très vite, ce sont eux qui nous ont adoptés. À chaque visite, l'accueil était chaleureux et sincère : curieux de nos nouvelles, impatients de nous revoir, nous ressentions la même chose. Cette dynamique naturelle a posé les bases d'une confiance profonde, sans artifice.

Cet orphelinat a quelque chose d'unique : un cocon où les enfants se sentent en famille, baignés d'un amour partagé. La bienveillance y règne, portée par une autogestion instaurée par Sœur Clotilde, absente parfois, mais qui fonctionne grâce au respect et à la prise de soin mutuelle. Peu importe leurs origines, ils s'intéressent les uns aux autres, formant une belle image de famille recomposée où seul l'amour compte.

Certains se confiaient plus volontiers à Vanessa, dont l'identité de femme congolaise créait un lien immédiat et une sécurité instinctive. Derrière leurs sourires et leur joie apparente se cachaient des traumatismes immenses. Pour le dernier tournage, nous nous sommes immergés deux mois entiers dans leur quotidien, vivant ensemble sans hâte. Chaque enfant parlait ou dessinait quand il se sentait prêt. Rien n'était pressé : nous savions que la vérité demande du temps, de la patience et de ne jamais brusquer.

C'est cette lenteur respectueuse qui donne au film sa vérité profonde.





Quel impact espérez-vous de ce film ?

Un documentaire ne transforme pas le monde du jour au lendemain, mais il sème une graine dans les esprits et les cœurs de ceux qui le regardent. Le nôtre éclaire ce que tant d'adultes s'acharnent à cacher : ces conflits alimentés par les minerais, la soif de pouvoir et de richesse, qui broient les enfants sans jamais les considérer.

Il dérange ce système qui ignore leurs traumatismes profonds, alors que ces petits deviendront les adultes d'un pays entier. Sans soin, ces blessures se transmettent : les victimes d'hier risquent de devenir les bourreaux de demain. Notre film donne une voix différente, montre des chemins de résilience.

Ces enfants inspirent en prouvant qu'on peut transformer l'horreur en force positive. On parle sans fin des guerres, des morts, des chiffres, mais jamais des cicatrices psychologiques sur l'enfance, clé de toute reconstruction nationale. Comment un pays se redresse-t-il avec des adultes brisés dès le berceau ? Tant que ces enfants ne grandissent pas en paix, en sécurité, capables de décider librement, bâtir un avenir meilleur reste un vain slogan.

Quel avenir pour ces enfants ?

Il était inconcevable de réaliser ce film en laissant ces enfants dans la précarité, les bras croisés. L'avenir des enfants du Kivu reste profondément incertain : la situation économique s'est gravement détériorée depuis l'arrivée du M23.

Nous avons d'abord mobilisé les producteurs, Les Films de la Passerelle, pour des aides d'urgence : construction d'une clôture de sécurité, scolarité des enfants, besoins de première nécessité. Nous-mêmes, à titre personnel, ainsi que plusieurs

techniciens en Belgique, profondément touchés, avons contribué financièrement.

Mais à long terme, dans un contexte qui ne cesse de se dégrader, ces efforts isolés restent insuffisants.

C'est pourquoi nous nous sommes tournés vers un partenaire belge : l'ASBL **SOLICILA** (Solidarité ICI et Là-bas).

Cette jeune association réunit des membres chevronnés, engagés de longue date au Burundi et en RDC — des personnes de conviction que nous connaissons personnellement.

Basée en Belgique, elle s'appuie sur l'énergie de la diaspora africaine pour soutenir des partenaires locaux dans la santé, l'éducation et l'autonomie des communautés.

Son approche ? Une solidarité réciproque, fondée sur la co-construction et la valorisation des savoirs locaux, loin d'une aide descendante. Elle crée des ponts durables entre ici et là-bas.

Ce partenariat est déjà actif : un membre de Solicila, en mission à Goma, a fait un détour par Bukavu avec de l'aide alimentaire et de première nécessité pour rencontrer Sœur Clotilde et les enfants.

L'aide a commencé, mais nous comptons sur la sortie en salles et les soirées associatives pour mobiliser le public. Solicila propose un parrainage simple et traçable : 5 à 15 euros par mois, pour financer scolarité, soins, cuisine et latrines.

Ensemble, nous pouvons contribuer à leur avenir.

Lien utile : <https://solicila.com/>







FICHE TECHNIQUE

Réalisation

Vanessa Kabwela & Idriss Gabel

Image et Son

Vanessa Kabwela & Idriss Gabel

Montage

Emmanuelle Dupuis, Marie Calvas

Montage son

Adrien Pinet

Mixage

Pascal Zander

Étalonnage

Jean-Cédric Lognard

Production

Céline Rauw

Musique originale

Denis Mpunga, Rodriguez Vangama, Michel Seba

BIOGRAPHIES

VANESSA KABWELA

Vanessa Kabwela est une réalisatrice et auteure congolaise. Formée en communication, journalisme et multimédia, elle découvre très tôt le pouvoir de la scène à travers le théâtre, avant de s'orienter vers l'audiovisuel. Après un début de carrière dans le journalisme au Congo, elle se tourne vers le cinéma dès 2015, participant à plusieurs projets et développant une approche artistique profondément ancrée dans l'humain. Aujourd'hui installée en Belgique, elle se consacre à l'écriture et au documentaire, signant des œuvres qui allient profondeur, sensibilité et authenticité, et interrogent l'humanité dans toute sa complexité.



Contact :

vankabwela@gmail.com

+32 483 69 52 37

SA FILMOGRAPHIE



IDRISS GABEL

Idriss Gabel est un réalisateur, monteur et scénariste belge, reconnu pour ses documentaires engagés et son approche sensible des marges et des fragilités humaines. Autodidacte passionné, il a commencé comme monteur auprès de Thierry Michel, puis s'est imposé comme réalisateur avec des œuvres telles que Kolwezi on Air (2016), Je n'aime plus la mer (2018) et Le Fantôme de Spandau (2020). Sa trajectoire est marquée par une histoire familiale traversée par la migration.

Contact :

idriss.gabel@gmail.com

+32 497 86 08 38

SA FILMOGRAPHIE



Nyota, Les Enfants Lumière (2026)

Vanessa Kabwela & Idriss Gabel

Une production **Les Films de la Passerelle**

Distribution – **ScreenBox**